

† Cao Xuan Hao (1930 - 2007)
Linguiste
Ho Chi Minh Ville



Résumé : « *La traduction est un art difficile, et la langue vietnamienne est loin d'être faite pour rendre de façon exacte et claire les constructions plus ou moins complexes du français ou du latin* ».

« *Les hommes utilisent le langage non seulement pour se communiquer des choses qu'ils croient vraies, c'est-à-dire celles qu'ils croient conformes à la vérité du monde objectif, mais aussi pour mentir, et le mensonge peut se présenter sous une infinité de formes imaginables* ».

Ces deux citations choisies dans les lignes qui suivent disent la lucidité et la prudence du grand traducteur que fut Cao Xuan Hao dont le majestueux article qu'on va lire est sans doute la toute dernière œuvre qu'il a écrite.

Mots-clés : *complexité linguistique et traduction, mensonge et communication, humanisme*

Abstract : “*Translating is a difficult art and Vietnamese language is hardly made to express precisely and obviously some linguistic structures that are quite complex in French and Latin*”.

“*Humans use language, not only to spread things they believe are true and agreeing with objective reality, but also to lie, because the lie have lots and conceivable forms.*”

These two quotations selected in the following paragraphs enlighten the lucidity and prudence of the great translator that has been Cao Xuan Hao, whose very rich contribution is certainly the last work he did.

Key words : *linguistic complexity and translation, lie and communication, humanism*

Il est en théorie linguistique un concept dont la position centrale et la signification fondamentale¹, bien qu'elles soient loin d'être entendues comme telles par tous les linguistes, et à plus forte raison par ceux dont la tendance pragmatique et opérationnaliste (les « hocus-pocus linguists » d'après F. Householder) empêche d'y voir quelque chose de plus qu'une simple procédure, une technique de travail banale, bien qu'efficace. C'est ce qu'en anglais on appelle « unmarkedness » - la propriété de ne pas être marqué, c'est-à-dire

d'être dépourvu du trait considéré comme « positif » qui marque une opposition pertinente (cf. par exemple le trait « voisé » vs. « non-voisé » - qui constitue la seule différence permettant la distinction des deux mots russes *kod* « le code » et *kot* « le chat » où le second est dépourvu du trait voisé pertinent au /d/ de *kot*. Un trait non-marqué constitue la base même d'une opposition phonologique. Ce que l'on peut vérifier en s'appuyant sur le phénomène de neutralisation, c'est-à-dire la disparition d'une différence phonétique (*kod* et *kot* au nominatif sont homonymes) par ailleurs pertinente dans d'autres contextes (*koda* et *kota* au génitif sont distincts) - C'est donc le terme négatif qui en fin de compte représente la base de l'opposition.

Or la reconnaissance du caractère fondamental du terme non marqué constitue le fondement proprement philosophique de la phonologie, une des disciplines les plus représentatives de la linguistique, aussi bien que de la sémantique, science de la signification (en français, le masculin des noms d'animaux comme *lions* représente le terme négatif, et est employé pour désigner l'espèce en général, tandis que le féminin *lionnes* représente le terme positif, et par suite, n'est employé que lorsqu'il s'agit d'un ensemble entièrement composé de lionnes. C'est donc le terme négatif (non-marqué) qui constitue la base de toute distinction pertinente en linguistique, tout ce qui reste n'en étant que des corollaires.

Mon père, le professeur Cao Xuaân Huy, un adepte de la philosophie de Zhuangzi, était pour ainsi dire fasciné par le concept d'*unmarkedness* ainsi que par le célèbre aphorisme de F. de Saussure sur l'absence de tout terme positif dans une distinction linguistique pertinente². C'est probablement cette fascination qui fut, au moins dans une certaine mesure, à l'origine de ses réflexions sur le caractère holistique (chuû toaøn) de la pensée orientale opposé à celui, analytique et peut-être atomistique (chuû bieät), au moins dans la mesure où elle n'a pas encore évolué jusqu'au niveau du structuralisme de la pensée occidentale³.

Ce que je viens de dire sur le caractère non-marqué (*unmarkedness*) et son importance pour la théorie linguistique présente une analogie tellement frappante avec les notions de *fadeur*, de *neutralité*, de *juste-milieu*, et finalement de *sagesse*, que M. François Jullien a si bien définies et analysées, qu'il serait absurde d'y voir un simple effet du hasard.

Chercheur et pédagogue professionnel en linguistique, je suis vivement intéressé par ses recherches comparatives qui témoignent d'une connaissance approfondie et d'une vision juste et lumineuse, sinon entièrement convaincante, des problèmes posés par l'apparente divergence qui oppose les modes de pensée occidental et oriental.

Je regrette de n'avoir pas lu ses travaux plus tôt, et de n'en avoir lu que des traductions dont on ne peut être tout à fait sûr de la fidélité et de la clarté, tant qu'on ne les a pas lues dans le texte. Car la traduction est un art difficile, et la langue vietnamienne est loin d'être faite pour rendre de façon exacte et claire les constructions plus ou moins complexes du français ou du latin.

Certes, grâce aux emprunts du chinois classique (T'ang-Song), et après une période de purisme outré pendant laquelle on s'est efforcé de bannir les mots soi-disant "sino-vietnamiens" de la langue littéraire, et les tentatives de leur remplacement par des mots dits "vietnamiens purs", qui étaient en réalité des mots d'origine plus ou moins obscure - Muong, Thai, Mon-Khmère ou quelque emprunt non identifié d'une langue étrangère autre que le chinois mandarin, ont abouti à des expressions encore plus rébarbatives et moins intelligibles que ne l'étaient les expressions sino-vietnamiennes qui ont depuis des siècles cessé d'être senties par le locuteur natif comme des emprunts chinois, tant leur consonance et leur orthographe, aussi bien que leur signification, répondent bien aux normes vietnamiennes (bien entendu, à l'exception de l'ordre "déterminant - déterminé" des syntagmes nominaux d'origine chinoise, lequel va à l'encontre de l'ordre habituel qu'on observe dans les syntagmes vietnamiens correspondants).

Et cependant, on ne peut s'empêcher de regretter vivement l'absence presque absolue de notes entre parenthèses qui auraient pu renvoyer le lecteur à l'original et les aider ainsi à reconstituer le sens exact des termes : même ceux qui comprennent mal le français auraient pu avoir quelques idées sur le vrai sens des termes employés aussi bien que sur la qualité de la traduction.

Voici quelques remarques et suggestions qui pourraient être de quelque utilité pour les traducteurs et les rédacteurs s'ils en viennent à envisager une prochaine nouvelle édition de ces admirables travaux.

1. Le sinologue Cao Xuaân Huy traduisait *sage* par *baïc hieàn* et *sagesse* par (söi) *hieàn minh*, ou *tueä minh*, traduction que j'ai trouvée assez adéquate après l'avoir utilisée dans des contextes suffisamment variés. Il excérait particulièrement l'habitude qu'ont souvent les auteurs vietnamiens d'appeler Confucius "Nöüc Khoäng töü" à l'instar des prêtres catholiques (cf. *Nöüc Cha* pour Monseigneur ou *Nöüc Thaùnh Cha* pour le Saint Père, *Nöüc Meï* pour la *Sainte Vierge*)⁴. Il recommandait l'emploi du mot *thaây* pour *zi* (*thaây Khoäng* pour *K'ongzi*) quand l'expression est d'usage commun, et la simple translittération (avec le *zi* comme suffixe) quand elle ne l'est pas. Nous aurions donc *Laõ Töü*, *Trang Töüø*, etc.

Il aurait de même protesté contre le terme *minh trieát* pour le non-emploi du morphème *hieàn*, qui est depuis toujours devenu un terme consacré, en chinois aussi bien qu'en vietnamien, et en plus pour les connotations malencontreuses du mot *trieát*, qui évoque plus ou moins inévitablement une certaine démarche analytique. Or, comme je l'ai fait remarquer, la distinction la plus pertinente qu'on puisse relever entre le mode de pensée impliqué dans le concept de *sagesse* et dans celui de *philosophie*, qui, selon lui, consiste essentiellement en celle qui oppose la synthèse à l'analyse⁵.

2. Dans un ouvrage où l'auteur procède à une confrontation directe et explicite entre principes de pensée chinoises et grecques, le traducteur précise dans ses footnotes (dont il assume explicitement la responsabilité en tant que traducteur) que toutes les notions et termes grecs cités par l'auteur sont des termes latins dans l'original (pp. 485, 503, 513, 515, 516, 522, 523, 557, 561, 566, 569, 570, 571, 579) y compris ceux qui sont absolument impossibles dans cette langue, laquelle, à la différence du grec,

ne connaît pas d'articles. (comme par exemple à la p. 644, le terme grec *to phainomenon* 'le phénomène' ou *to* est un article défini de genre neutre). Il paraît évident que l'auteur, pour faciliter la lecture du texte, a translittéré les termes grecs en alphabet roman. Mais de toute façon le résultat final s'est avéré contraire à celui auquel il s'attendait : le traducteur, qui sait que l'alphabet grec n'est pas identique à l'alphabet roman, a conclu à l'insu de l'auteur que celui-ci a donné en exemples des traductions latines à la place des termes grecs qu'il aurait voulu citer - d'où le résultat que l'on sait. Les lecteurs de langue vietnamienne se demanderaient naturellement pourquoi l'auteur trouve nécessaire de traduire tous ses exemples en latin, en sachant que les Vietnamiens qui connaissent cette langue ne pourraient guère être plus nombreux que ceux qui connaissent le grec.

3. Le titre de cet ouvrage, *Un sage est sans idée* est traduit par *Moät baïc minh trieät thì voà yù*, proposition dont on peut être sûr qu'aucun lecteur vietnamien ne pourra la comprendre comme le traducteur l'entend. En vietnamien, il est inutile de marquer la non-détermination de l'article qui précède *sage*, et l'expression *voà yù* signifie toujours "par mégarde" ou "être inattentif". Certes, le traducteur pourrait reporter l'explication à plus tard. Mais il serait indésirable de mettre comme titre une expression inintelligible, ne fût-ce que temporairement. Le mieux serait donc d'intituler l'ouvrage *Baïc hieän laø ngöôøi khoâng cou yù nieäm rieâng*.

4. Dans *Le détour est l'accès*, l'auteur semble attribuer au langage humain des propriétés qui sont loin d'être les siennes. Les linguistes savent pourtant, et depuis assez longtemps (au moins depuis Saussure) que le langage humain ne reflète pas le monde objectif; il n'est que l'expression d'une image que l'homme se fait de lui, laquelle est obtenue par une structuration de ce qu'il perçoit de lui par le truchement de ses cinq sens en un ensemble de concepts qui varient nécessairement selon les communautés linguistiques, car les "choses" en lesquelles l'homme conceptualise le monde ne sont pas données d'avance, et cela représente justement la cause principale de la diversité des langues non seulement sur le plan lexical, mais aussi, et peut-être surtout, sur la plan grammatical.

Les hommes utilisent le langage non seulement pour se communiquer des choses qu'ils croient vraies, c'est-à-dire celles qu'ils croient conformes à la vérité du monde objectif, mais aussi pour mentir, et le mensonge peut se présenter sous une infinité de formes imaginables. On peut non seulement raconter des choses qui ne sont pas vraies, mais aussi taire des choses qui se sont réellement passées, ou les présenter d'une façon toute différente de la façon dont elles se sont passées. De sorte qu'au tribunal on est obligé de demander aux témoins de jurer sur la sainte Bible de dire "la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité" et M. François Jullien a écrit des pages admirables à ce sujet quand il parle du langage narratif tel qu'il était manipulé par Confucius par exemple. Cependant le lecteur attentif pourrait se sentir assez mal à l'aise quand les lacunes volontaires du narrateur sont présentées comme un détour destiné à rendre possible l'accès au but visé. Ce qui laisse souvent le lecteur perplexe quant au but véritable de la narration. Est-ce vraiment un détour? Ou tout simplement un procédé de masquage qui, en fin de compte, se réduit à une litote polie, sinon à un mensonge délibéré?

5. Dans le chapitre qui suit l'auteur décrit, d'une façon tout aussi admirable, les procédés rhétoriques (ou stylistiques) auxquels le langage poétique a recours pour réaliser ce même détour visant à faciliter l'accès au but visé.

Ledit détour consiste essentiellement en des figures de style qu'on appelle communément des métaphores et des métonymies, parmi lesquelles figurent également les synecdoques. Or en poésie chinoise ou vietnamienne, aussi bien qu'en poésie européenne, et surtout chez les poètes lyriques, la présence de tels procédés est en quelque sorte un élément inhérent à la langue poétique, que celle-ci appartienne à la culture occidentale ou à la culture orientale.

Il serait d'ailleurs peu convaincant de qualifier ces procédés de moyens détournés puisqu'ils agissent sur les sentiments du lecteur ou de l'auditeur de façon on ne peut plus directe et immédiate, et sans même que ceux-ci s'en rendent compte de façon explicite. Ces procédés atteignent donc leur but directement, sans le moindre détour.

Pour terminer, je tiens à exprimer la sincère reconnaissance que je dois à l'Université de Hué qui, par l'organisation de ce colloque, m'a permis de faire connaissance avec les travaux de M. François Jullien, et personnellement de lui-même naturellement. En même temps je le prie de me pardonner généreusement si une lecture hâtive de ses écrits ne m'a pas permis de bien le comprendre et m'a même fait commettre des erreurs plus ou moins grossières dans mes remarques.

Profil de l'auteur

Cao Xuan Hao est né en 1930 à Hué. Son père était le célèbre sinologue Cao Xuan Huy. Il a appris parfaitement le français dès son jeune âge grâce à ses petits amis français avec lesquels il jouait tous les jours. Il a fait ses études primaires à l'école Providence de Hué. Il a obtenu son bac juste avant la guerre de 1945. Il s'est engagé dans l'armée. La paix revenue, il a fait ses études universitaires à Hanoi et il est devenu linguiste. Il a traduit plusieurs ouvrages de grands auteurs internationaux. Après la réunification du pays, il s'est installé à HCM ville où il a travaillé à l'Institut des sciences sociales. Il était membre de l'association des écrivains du Vietnam, et bien entendu de l'association de linguistique. Il est mort le 16 octobre 2007 à HCM ville.

Publications

I Traductions

- 1 La fille du capitaine de Pouchkine (1959)
2. Guerre et Paix de Léon Tolstoï (1962)
3. Récit des montagnes et des steppes (1963)

4. Sur les chemins de la guerre (1964)
5. Nouvelles de Maxime Gorki (1966)
6. Les chemins des tourments de Alexis Tolstoï (1973)
7. Crime et châtement de Dostoïevsky (1983)
8. La lanterne qui n'a pas d'ombre (roman japonais, 1986)
9. Papillon (1988)
10. Arc de triomphe (1988)
11. L'esclave Isaura

II. Ouvrages en linguistique

1. Le vietnamien : Problème de phonétique, de grammaire et de sémantique (1998)
2. La langue vietnamienne, la littérature vietnamienne et les Vietnamiens (2001)
2. Précis de grammaire fonctionnelle du vietnamien (2006)

III. Articles

1. Deux descriptions différentes du système tonique vietnamien.
2. Segmentation et suprasegmentation dans la linguistique occidentale et dans la langue vietnamienne, *Phonologie et linéarité : réflexions critiques sur les postulats de la phonologie contemporaine*, 1985 (Publié en France).
3. Problème de phonème en Vietnamien.
4. L'accent et relation grammaticales en vietnamien.
5. Statut linguistique du « Tieng » (Unité syllabique).
6. Remarque sur les voyelles d'un dialecte de Quang Nam.
7. Quelques manifestations du point de vue européens à l'égard de la structure du vietnamien.
8. Sur l'analyse phonologique d'un certain nombre de groupe syllabique contenant des voyelles brèves en vietnamien.
9. Quelques solutions phonologiques de plus pour les groupes syllabiques contenant des voyelles brèves en vietnamien.
10. Plus fort que la tempête ou du caractéristique du vietnamien.

Notes

¹ Cf. Battistella Edwin L. *The logic of Markedness*. Oxford University Press 1996

². Toute différence suppose au moins un terme positif pour qu'une comparaison soit possible. Or en matière de langue il n'y a que des différences, même en l'absence de tout terme positif. Le problème est conjoint à d'autres, non moins ardu, comme celui de la correspondance (univoque ou non) du langage et de la réalité objective, qui trouve une illustration frappante le problème que pose la réalité du futur en tant que catégorie grammaticale, étant donné que ce « temps » n'existe que dans l'imagination du sujet parlant, et dans ses promesses souvent irresponsables, et pour autant traitées par les langues de façon très différentes

³ Soit dit en passant qu'il considérait le *Cogito* de Descartes comme un raisonnement qui pêche par son apriorisme, étant donné qu'il pose comme postulat la non appartenance de l'être humain à l'univers. Il déclarait aussi que ce postulat était entièrement fallacieux et était à l'origine de l'agnosticisme comme résultat inévitable et insurmontable du style de pensée analytique occidentale.

⁴ A ce propos, on a p.32 une citation de Confucius où ce dernier se réfère à lui-même comme “*Nöüc Khoâng töü*”, ce qui est inimaginable.!

⁵ Les traducteurs ont peut-être un peu trop insisté sur l'étymologie de *philosophie* (“*j'aime+sagesse*”) en oubliant que l'étymologie d'un mot équivaut très rarement à sa signification (la *philosophie de Platon* ne signifie pas *l'amour de la sagesse chez Platon*)